Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport

Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin

Band: 48 (1991)

Heft: 6

Artikel: African Dance

Autor: Schilling, Christina

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-997769

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

African Dance

Christina Schilling
Traduction: Yves Jeannotat

«C'est là, en Afrique, que les continents ont commencé à prendre forme. Afrique, berceau de l'humanité, où tout est rythme, où tout est danse!»
Christina Schilling est maîtresse de sport diplômée de l'EFSM. Mais, assez tôt déjà, elle s'est tournée vers la danse africaine, qui la fascinait littéralement. Formée, puis conseillée par d'éminents danseurs et musiciens indigènes, de Côte-d'Ivoire notamment, elle est parvenue, petit à petit, à déceler les finesses de cet art, ce qui lui a permis, par la suite, de créer son propre style. Aujourd'hui, elle essaie de le communiquer à d'autres et son enseignement s'adresse aussi bien aux petits qu'aux adolescents et aux adultes, voire aux professionnels de l'expression corporelle. Christina Schilling s'est aussi fait un nom en tant que chorégraphe et elle dirige actuellement, à Bienne, le «Centre Rythme Danse». (Y.J.)

Une question se pose d'emblée: la danse africaine est-elle, oui ou non, compatible avec notre culture?

Dans l'esprit de beaucoup, parmi lesquels se trouvent bon nombre de spécialistes et de pédagogues, la «danse africaine», en tant que telle, n'existe pas. On la renie donc tout bonnement! Il est difficile d'expliquer cette position, si ce n'est en invoquant, de la part des personnes concernées, une profonde ignorance, voire la peur d'être confrontées à elles-mêmes sans fards et sans fioritures (la danse africaine implique, en effet, un engagement total, corps et âme, de la part de ceux qui la pratiquent), une méconnaissance certaine, aussi, de l'art musical et chorégraphique africain, art très développé, pourtant, comme c'est aussi le cas dans d'autres régions extra-européennes.

Musique «primitive»?

Mais entrons sans tarder au cœur du sujet: «Certains critiques ont taxé la musique africaine de musique primitive», écrit un auteur dont je ne connais pas le nom, précisant, par la suite, que ce terme ne doit pas être compris dans son sens premier et qu'il ne faut donc pas lui donner une dimension historique. Ce qu'il cherche à signifier par contre, poursuit-il, «c'est une forme de sous-développement, interprétation elle aussi rejetée par la quasi totalité des ethnologues contemporains spécialisés en musicologie. De toute façon, le fait de qualifier un morceau de musique – comme toute autre chose – de primitif ne peut avoir qu'une valeur très relative. Sans doute, si un groupe instrumental africain venait à écouter l'exécution, par un orchestre européen, d'une série de valses, l'interminable et monotone mouvement à trois temps qui les caractérise leur paraîtrait bien primitif lui aussi, comparé à la richesse et à la complexité de leurs propres rythmes!»

C'était une première mise au point! La seconde, tout aussi indispensable, a trait à la façon qu'a le public de chez nous d'entrer artificiellement en transe, en se trémoussant de façon désordonnée, lorsqu'il assiste à des concerts de musique africaine. Cette sorte d'abandon de soi, ces tentatives manquées d'imitation de mouvements inaccessibles aux non-initiés n'ont que très peu de choses à voir avec la danse africaine.

L'Europe et la danse africaine

Ce sont des danseuses et des danseurs noirs qui, il y a quelque 30 à 40 ans, ont introduit la danse africaine en Europe, en France notamment. Dès ce moment, il fallut attendre pas mal de temps encore pour voir cet art pénétrer en Suisse. Il y a 15 ans seulement, 20 peut-être, qu'on l'y enseigne. Il en va d'ailleurs de même en ce qui concerne les jeux de percussion. Aux USA, par

contre, la danse africaine est connue depuis longtemps déjà. Mais, comme c'est d'ailleurs aussi le cas pour la musique, elle s'est rapidement transformée pour devenir «danse de jazz» et «musique de jazz». La «danse de jazz» actuelle continue pourtant à s'inspirer de ses origines. Dans son livre «African Dance», Renato Berger écrit: «Les origines historiques de la ‹Jazz Dance› se situent au temps de la déportation des esclaves. Les marchands s'emparaient des spécimens les plus solides et les plus représentatifs des différentes tribus pour les emmener au marché des esclaves. Sur le bateau qui les transportait, bien qu'enchaînés, ces derniers chantaient en rythmant leurs mélodies avec tout ce qui leur permettait de faire du bruit, et ceci jusqu'à épuisement de leurs forces et de leur mémoire. Une situation douloureuse, la perspective des souffrances, la peur, tous ces éléments contribuèrent à modifier progressivement les intonations, la percussion veloutée du tam-tam étant remplacée, elle, par celle beaucoup plus dure et plus ‹criarde› des caisses, des boîtes de métal, des battements de pieds ou de mains. Chacun admirait les mélodies et la dextérité des autres et essayait de les imiter. Ces échanges provoquèrent un mélange progressif, lui-même à la source d'un style nouveau.»

Rapprochement des peuples

Le tourisme, les médias, le développement économique, la recherche et beaucoup d'autres facteurs encore ont contribué à matérialiser le rapprochement des peuples et les échanges d'ordre culturel. Pierre Mathas, danseur noir bien connu, prétend même que «de nos jours, il n'est plus de forme culturelle qui puisse se satisfaire à elle-même».

En général, la musique et la danse africaines exercent un pouvoir magique sur les blancs. Beaucoup se demandent quelle en est la raison? Pourquoi les rythmes africains peuvent bien avoir une pareille influence sur le psychisme de l'être humain? Pourquoi ils sont «saisis», presque envoûtés par ces rythmes étranges qui les portent à se mouvoir, même contre leur gré?

Par le biais d'un projet de recherche et d'un symposium organisé à Bienne par le «Centre Rythme Danse» sur le thème «Où sont nos racines?», un premier pas a été fait pour tenter de trouver des réponses à ces questions, et ceci en relation avec l'exploration du parcours suivi par l'être humain dans son évolution. A ce sujet, Robert D. Martin, professeur d'anthropologie à l'Université de Zurich, dit ce qui suit: «La part que les hommes ont en commun est infiniment plus importante que celle qui les divise!» Et Ismael Ivo, danseur brésilien, d'enchaîner: «Hâtons-nous de retrouver ce qu'il y a de commun entre nous, car c'est de cela que dépend notre entrée en harmonie!»

Des points communs, il en existe aussi entre nos propres modes de vie et entre les diverses autres cultures extra-européennes. Les rythmes africains, par exemple, se retrouvent de façon plus ou moins prononcée dans une multitude de musiques. En Suisse également, cloches et tambours sont utilisés pour célébrer des coutumes aux significations très diverses. Erich Schwabe, dans «Fêtes et traditions de Suisse» (Avanti, Neuchâtel – 1985), écrit: «Les cortèges des Trychler, dans les villages de l'Oberhasli, figurent parmi les productions sonores les plus violentes de fin d'année. L'après-midi ayant été réservée aux démonstrations des écoliers, les Treicheln entrent en action dès la tombée de la nuit. Secouant vigoureusement et en cadence de grosses cloches de vache et accompagnés de tambours, les groupes de jeunes hommes traversent villages et hameaux. Cela dure ainsi dès minuit, dans la nuit du 25 au 26 décembre, et les journées et les nuits suivantes, jusqu'au dernier jour ouvrable de l'année, qui est en général la Saint-Sylvestre, à 14 heures.»

Il en va de même des masques: il n'y a pas qu'en Afrique qu'ils ont une signification. Que ce soit en Helvétie ou dans beaucoup d'autres pays, ils font partie intégrante des traditions culturelles et dégagent, donc, un sens et des valeurs propres.

Les blancs et la danse africaine

Mais quelle importance la danse africaine peut-elle bien avoir, cela dit, pour les blancs?

Remarquons d'emblée qu'on ne devrait pas parler de «la», mais «des» danse(s) africaine(s). Le continent africain regroupe, en effet, une multitude de pays avec non seulement leurs langues, mais leurs musiques et leurs danses et, dans ce dernier cas, également avec leurs propres techniques d'exécution. Tous ces bien culturels se modifient parfois très vite, d'une région à l'autre, d'un endroit à l'autre, selon la tradition et la religion de la tribu concernée. Pour ces peuples, la musique et la danse parlent un langage qui n'est pas le même que pour nous. Voici ce qu'en dit Koffi Kôkô, un danseur du Bénin: «Au Bénin, la danse est liée à toutes les situations de la vie. Elle est, en quelque sorte, une forme absolue de communication avec les dieux et la société. En Europe, la danse classique est une danse de salon. En Afrique, la danse est partout, ce qui ne veut pas dire que tout le monde danse. Mais il doit bien y avoir quelque chose comme une éducation rythmique dont il faut tenir compte, car le rythme, lui aussi, est partout! Par bonheur, l'Europe connaît actuellement une réhabilitation progressive de la danse africaine, ce qui implique une sorte de redécouverte positive du corps...»

Une des motivations qui incitent le blanc à danser «africain» émane de l'impérieux besoin qu'il a de «vivre» le rythme et de le transformer en mouvements. Cette attirance est récente et son influence certaine. Toutefois, de là à être vraiment initié, il y a encore un long chemin à parcourir, chemin qui passe d'abord par une maîtrise technique suffisante, par la perception d'une rythmique différenciée et complexe, par une expérience «spirituelle» intuitive enfin. Une telle assimilation peut alors déboucher, à la limite, sur un état de transe (aussi chez un blanc), compte tenu du fait que des mouvements spécifiques, associés à des rythmes particuliers, agissent en «profondeur» dans ce domaine. Par ses mille facettes, le rythme peut déclencher des mouvements d'origine traditionnelle, même chez un danseur non africain. Ce phénomène se vérifie chez les personnes handicapées, par exemple. Sensibles à l'extrême, elles sont très réceptives et capables de vivre le rythme de l'intérieur et de toutes leurs forces. Pourquoi ne ferait-on pas aussi allusion, ici, aux effets curatifs exercés par la danse sur les malades, et de mieux-être sur les bien-portants?

Mais il existe de nombreuses autres raisons encore, qui poussent à pratiquer la danse africaine: la recherche d'un plaisir profondément sensuel, d'une certaine nonchalance, d'une nouvelle forme d'expression corporelle, d'une libération des contraintes conventionnelles, d'une mise en valeur de toutes les fonctions physiques; et ce ne sont, là, que quelques exemples parmi tant d'au-

tres, tels la nostalgie des nuits africaines ou, même, la chaleur des rêves exotiques pourquoi ne pas l'admettre? Notons toutefois que toutes ces motivations sont assez superficielles et qu'elles peuvent donc facilement être assimilées à des courants de mode, toujours discutables, eux.

Il existe enfin une thèse qui peut, elle aussi, expliquer pourquoi les blancs sont si fortement attirés, actuellement, par la danse africaine. Elle veut que toutes les cultures relatives à la musique et à la danse, sur la planète, soient reliées entre elles par des liens sous-jacents d'une portée universelle, ce qui implique un besoin inconscient de retour aux sources.

Redécouverte du corps

Mais revenons à la danse proprement dite et à la danse africaine plus particulièrement. Très étroitement liée à la tradition et à la religion, elle éveille, en nous, une prise de conscience du corps: la colonne vertébrale, axe longitudinal, entre en mouvement; du centre du corps coule l'énergie, libérée grâce à la prise d'appui des pieds sur le sol et le désir simultané de mouvement vers le haut; la cage thoracique et le bassin sont investis d'une fonction capitale: les mouvements spiroïdaux qui montent du bassin vers la poitrine, les épaules et la tête dégagent, à travers tout le corps, un flux d'énergie sans cesse renouvelé. Dit de façon symbolique: l'énergie se situe entre ciel et terre! Les bras ont également leur rôle à jouer: tantôt pour soutenir le mouvement, tantôt pour «voler», tantôt pour «rouler», toujours en action! Quant aux jambes et aux pieds: à coups de pas et de sauts, ils dictent la cadence.

La danse africaine sollicite aussi bien la force que la grâce, la vitesse que l'endurance, l'expression que la mobilité. Plusieurs parties du corps se meuvent indépendamment les unes des autres. Elle permet une totale redécouverte du corps, un vécu corporel, un entraînement corporel et, à travers la complexité de ses rythmes, elle libère des réserves de force insoupçonnées. Voici ce qu'écrit encore Renato Berger à ce sujet, dans «African Dance»: «La danse africaine est une des créations culturelles les plus importantes de l'humanité, a dit Helmut Günther, un des plus jeunes représentants de cet art. Et Lukian de poursuivre: ‹Ceux qui se sont le plus rapprochés des origines de la danse ne peuvent que constater et affirmer son apparentement avec les origines du monde lui-même et de l'éros individuel›. Il est étonnant de voir, cela dit, l'arrogance naïve et désolante avec laquelle les blancs observent et parlent, parfois, de la danse africaine. Aujourd'hui encore, en Europe surtout, on a peine à accepter qu'il s'agisse d'un style de danse spécifique, complet et de grande valeur, à côté d'autres styles de danse.» Voici enfin, pour conclure, une citation significative d'un auteur inconnu. Il écrit: «La culture, qui influence si profondément notre comportement convivial, retient de plus en plus fortement l'attention. Les racines de cette culture africaine qui, par le biais des blues, du jazz, du reggae et de la musique latino-américaine sont parvenues jusqu'à nous, commencent enfin à fasciner les non-Africains, tout en permettant aux Africains eux-mêmes de prendre mieux conscience de leur propre culture. Comme cela est beaucoup plus important qu'une simple mode, il est nécessaire de mettre, à la lumière des analyses et des réflexions, les interdépendances et les relations cachées; nécessaires, aussi, d'établir le dialogue. En Suisse, la plupart des confrontations nous effleurent à peine. Notre engagement en faveur de la culture africaine est d'autant plus souhaitable. Il n'est pas exclu, en effet, que les civilisations dites primitives, situées qu'elles sont à l'extérieur de notre monde technologique, soient en mesure, justement, de montrer la voie à suivre pour trouver une solution aux problèmes toujours plus complexes nés de notre propre civilisation.»

La danse africaine, dans ses multiples évolutions, pratiquée par les blancs comme par les noirs, ne pourra bientôt plus être absente des scènes suisses et européennes. L'internationalisation de cet art exceptionnel va, il faut l'espérer, lui assurer dans un proche avenir la reconnaissance qu'il mérite. ■